Le milieu : ses significations et ses valeurs

Values and meanings of "milieu" - architecture and language

Das Milieu, seine Bedeutungen und seine Werte

Jean-Marc Ghitti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2473>

DOI : 10.4000/leportique.2473

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 6 août 2010

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Jean-Marc Ghitti, « Le milieu : ses significations et ses valeurs », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, document 1, mis en ligne le 25 novembre 2012, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2473> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2473>

Ce document a été généré automatiquement le 25 mars 2021.

Tous droits réservés

Le milieu : ses significations et ses valeurs

Values and meanings of “milieu” - architecture and language

Das Milieu, seine Bedeutungen und seine Werte

Jean-Marc Ghitti

L'architecture et les mots

- 1 Le regard que nous portons sur le monde dépend de notre langue et des mots que nous employons. Il n'y a peut-être pas de regard qui puisse facilement rompre avec le système linguistique où baigne celui qui voit. Lorsque l'architecte s'interroge sur sa relation entre son ouvrage et le milieu, il est immédiatement confronté à la plurisémiologie de ce mot et à la sédimentation de sens, d'expériences et de savoirs vers quoi il renvoie. Ce qui suffirait à dire que le premier milieu dans lequel le travail de l'architecte se trouve plongé, c'est le milieu linguistique, quoi que celui-ci soit assez difficile à cerner dans ses effets sur l'art de bâtir.
- 2 Le mot « milieu » désigne à la fois une expérience originaire de l'espace, comme celles que portent les mots les plus simples de notre langue, et un concept scientifique, qui, comme tous les concepts, a son histoire.
- 3 Ce que nous apprend la phénoménologie, c'est qu'une expérience originaire n'est pas, contrairement à ce qu'on pourrait penser, plus facile à élucider qu'un concept scientifique. La première raison en est que notre culture commune est faite de concepts scientifiques. Ceux-ci se popularisent en se dégradant quelque peu, certes, en perdant de leur précision, notamment en laissant dans l'ombre le champ problématique d'où ils sont issus. Mais, sous cette forme molle, ils viennent nourrir notre culture, qu'on désigne à juste titre comme techno-scientifique, et nous perdons même la conscience claire qu'ils ont été inventés par le mouvement des sciences. Ainsi en est-il du mot « milieu » lorsqu'il est substantivé et qu'on évoque « un » milieu.

- 4 À l'inverse, il est plus difficile de penser ce que c'est que d'être « au » milieu, car alors on se trouve renvoyé vers une signification vécue qui appartient à notre intuition première de l'espace. Il faut méditer davantage pour retrouver ce qui est plus simple. C'est pourtant à partir de ce « simple » qu'on peut être davantage créateur, inventif.
- 5 Voilà une question qui regarde tous les artistes, mais en particulier l'architecte. Celui-ci, en effet, par la proximité que son métier entretient avec la technique, est tenté plus que d'autres de reprendre la vulgate scientifique contenue dans nos langues contemporaines. Ce faisant, il se prépare mal à intervenir sur le réel parce que, au lieu d'en avoir une expérience propre, il le simplifie et le perçoit à travers des concepts tout faits dont l'origine même est trouble. Si le projet pédagogique qui est le nôtre, d'inspiration phénoménologique, est de conduire le praticien, qu'il soit architecte ou urbaniste ou autre, à méditer le simple pour se construire une élaboration propre du réel, alors la première étape est bien de dépasser une langue conceptuelle trop communément admise. Mais ce dépassement ne peut se faire que par une prise de conscience par laquelle le concept abâtardi est remplacé dans l'histoire des sciences et apparaît pour ce qu'il est.
- 6 Ce souci explique la démarche que nous allons suivre, à savoir partir d'abord du milieu comme concept scientifique, et élucider ensuite ce qu'être au milieu veut dire dans l'intuition originaire de l'espace, sachant que nous ne pourrions poser ici que quelques jalons.

Le climat

- 7 Ce que le concept de « milieu » a d'original, c'est qu'il semble s'être construit aussi bien dans les sciences humaines que dans celles de la nature. La sociologie construit le concept de milieu social et l'écologie celui de milieu naturel.
- 8 On pourrait peut-être faire remonter les deux à cette idée du XVIII^e siècle que le milieu naturel détermine l'esprit du peuple, donc le milieu social, et qu'en fait c'est un seul et même milieu, à la fois naturel et social, qui peut expliquer les caractères et les comportements. Montesquieu, qui est le meilleur représentant de ce mode de pensée, pense le milieu comme *climat*. Le souci de Montesquieu est l'anthropologie socio-politique. Il s'agit, pour lui, d'expliquer les mœurs et les régimes variés que se donnent les hommes sur la terre. Le milieu climatique prétend bien être une explication mais nullement une détermination. La référence au climat n'ouvre pas sur une science déterministe, mais plutôt sur ce que plus tard, dans le contexte de l'école géographique vidalienne, on appellera un possibilisme. C'est que, pour Montesquieu, le climat n'est qu'un facteur explicatif parmi d'autres. « Plusieurs choses gouvernent les hommes, écrit-il, le climat, la religion, les lois, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières, d'où il se forme un esprit général qui en résulte ». De plus, le milieu est plus ou moins important selon la complexité des sociétés. « La nature et le climat dominent presque seuls sur les sauvages », écrit-il, tandis que chez des peuples plus civilisés, plus complexes, les facteurs historiques et idéologiques peuvent prendre le pas. Et quand on interroge l'emprise qu'exerce le milieu climatique sur les modes de vie, ce n'est pas la notion de déterminisme qui est sollicitée, mais celle d'*influence*.
- 9 La notion d'influence est des plus vagues, et on pourrait la qualifier de préscientifique. Déjà au XVII^e siècle, Malebranche évoque l'influence de l'air sur « les diverses humeurs

et les différents caractères d'esprit des personnes des différents pays ». Cette notion d'humeur, on la trouve aussi chez Bodin, lorsqu'il écrit : « il faut que le sage gouverneur d'un peuple sache bien l'humeur d'iceluy et son naturel ». Autant qu'en tant que causalité, la notion de climat reste vague, autant l'est-elle dans les effets qu'elle est censée produire : une *humeur* habituelle, un naturel. La pensée du milieu, au XVIII^e siècle, reste marquée par l'imprécision des notions qu'elle utilise : le climat, l'influence, l'humeur. En revanche, il apparaît que le milieu va de paire avec une approche globale, où l'on cherche à expliquer non pas la singularité des faits, mais plutôt une impression liée à des masses, à des points de vue généraux tels qu'on peut les exprimer dans des tableaux.

L'écosystème

- 10 C'est la science du XIX^e siècle qui va tenter de donner plus de rigueur à la notion de milieu, et de l'inscrire dans une perspective plus déterministe. Elle n'a chance d'y parvenir que si elle décline cette notion selon des contextes plus précis, et que si elle admet, notamment, une claire césure entre le naturel et le social. Il appartiendra au sociologue de définir de ce qu'est un milieu social. Quant au milieu naturel, c'est d'abord à partir de la botanique qu'on tentera d'en préciser l'approche. Cependant, l'idée principale est de définir le milieu comme un *ensemble de lois* à découvrir, des lois qui déterminent de manière inflexible les êtres et les événements.
- 11 Dès la fin du XVIII^e siècle, on voit apparaître le souci de ne plus isoler une plante, en la cueillant, du sol qui l'a produite. Il ne s'agit plus seulement de collecter, il faut faire droit à l'enracinement. L'étude des formes ne suffit pas mais il faut aussi en étudier la répartition, et donc en produire une géographie. Le prussien Alexandre de Humboldt appelle, dans son mémoire de 1805, une botanique qui « considère les végétaux sous les rapports de leur association locale dans les différents climats ». Le milieu naturel suppose toujours, en effet, une répartition territoriale des phénomènes. Peut-être que la notion de territoire est trop politique et trop précise. Il faudrait mieux parler de zones ou d'*habitat*, chaque plante ayant un habitat naturel. En tout cas, le milieu engage une approche spatiale des phénomènes, et non pas une approche logique, classificatrice, taxinomique. On s'oriente alors vers la naissance de l'écologie, qui est la science dont l'objet est l'étude du milieu naturel en tant qu'il détermine la vie des êtres qui l'habitent.
- 12 Le concept de milieu va devoir alors se préciser selon deux axes. Il faudra, d'une part, mieux comprendre les relations entre les êtres qui se trouvent associés dans un même site. Le milieu est une *composition*. Il faudra, d'autre part, étudier les interactions entre un être donné et son milieu, en voyant comment, dans un sens, l'être est le produit de son milieu, et comment, en sens inverse, le milieu est produit par cet être. Le milieu est une *dynamique d'inter-engendrement*.
- 13 C'est dans cette démarche que s'engage l'écologie, selon une précision en contraste avec l'usage préscientifique de la notion de milieu. Elle met en évidence les facteurs qui composent le milieu naturel. Ceux-ci ne se réduisent pas au climat, puisqu'à côté des facteurs proprement climatiques (température, luminosité, vent, pression atmosphérique), il existe des facteurs abiotiques (mécaniques et chimiques) ainsi que des facteurs biotiques (homotypiques ou hétérotypiques). C'est alors que le milieu naturel va être conçu plus précisément comme *écosystème*, c'est-à-dire comme la

conjonction d'un biotope et d'une biocénose. La synécologie descriptive rend mieux compte du milieu naturel que la traditionnelle description géographique des paysages en un tableau. La synécologie fonctionnelle, qui repose sur l'idée de l'interaction permanente entre un vivant et son milieu, apporte des explications physico-chimiques qui font de l'écologie un volet de la biologie. Ce volet est très important puisqu'il réintroduit ce que l'anatomie et la physiologie avaient écarté, à savoir l'essentielle ouverture du vivant, l'homme y compris, à ce qui l'entoure. Il ne s'agit plus de concevoir le milieu comme un cadre, ni même comme une zone géographique, mais de comprendre qu'il est constitutif des êtres qui l'habitent, et aussi constitué par eux. Il ne s'agit plus d'évoquer la vague influence d'un climat mais de décrire les échanges concrets et permanents entre le milieu et l'habitant.

L'habitus

- 14 Dans ce travail sur le milieu, la sociologie n'est pas en reste, prétendant décrire le milieu social avec autant de pertinence que l'écologie décrit le milieu naturel. Elle va tenter, notamment, de retrouver la manière dont les lois sociales se retrouvent dans le sujet social, qui les a intériorisées. Mais de comprendre également comment le sujet demeure un acteur, qui transforme en permanence son milieu social. Dans l'œuvre sociologique récente de Bourdieu, on retrouve tout ce travail où les lois du milieu sont intériorisées sous la forme d'un habitus. *L'habitus*, c'est du milieu fait sujet. Le milieu lui-même, conçu de manière structurale, s'appelle « champ » et est constitué par des *rapports de forces* entre des groupes, chacun d'eux ayant à défendre et à transmettre un capital économique ou symbolique. Le milieu est une structure synchronique où ce qui est organisé, ce n'est pas l'échange physico-chimique, mais l'inégalité des biens et des pouvoirs. Il en résulte que chaque être est une représentation de son milieu, mais une représentation selon une perspective. Le milieu n'a aucune objectivité en dehors des appropriations subjectives auxquelles il donne lieu. Et chaque perspective ainsi ouverte l'est en fonction d'une stratégie, et l'on ne peut donc avoir une conception fixiste du milieu : il est le jeu, en constante métamorphose, où les actions des uns viennent à s'opposer aux actions des autres. Le milieu est un produit qui peut être envisagé tour à tour comme cause ou comme effet.

L'entre-deux

- 15 Avec la sociologie, la notion de milieu s'est radicalement coupée de toute référence à l'espace. Tout au plus, pourrait-on y voir un espace théorique qui ne sert qu'à représenter une réalité relationnelle. Mais le milieu naturel, tel que nous le décrit l'écologie, s'éloigne également de toute notion proprement spatiale, étant davantage conçu comme un échange, obéissant à une sorte d'économie. Le milieu comme concept scientifique est en rupture avec notre expérience originare de l'espace.
- 16 Et il est même en contradiction avec celle-ci, puisque le milieu désigne toujours une *globalité*, un tout qui vient rassembler en lui la diversité des êtres. Or, si l'on considère à présent ce que signifie être « au » milieu, c'est précisément être « entre » : non pas rassembler mais dissocier ou associer, non pas comprendre mais séparer ou relier.
- 17 Une phénoménologie en quête de notre expérience originare de l'espace peut prétendre, une fois toutes les constructions scientifiques du concept de milieu tombées

sous le coup de l'épochè, mettre à jour ce qu'il en est du milieu de la manière la plus concrète et la plus neutre qui soit. Et pourtant, comme nous allons le voir, nous nous heurtons à un autre problème : la difficulté de dissocier l'expérience originaire de l'espace des valeurs qui sont constamment attachées aux divers aspects de cette expérience. La description topique tombe rapidement dans une sorte d'axiologie qu'on ne peut pas mettre aussi facilement entre parenthèses que les constructions scientifiques. Car l'espace est originairement lié à des valeurs. Les valeurs sont aussi originaires que l'expérience de l'espace.

- 18 Dans un premier temps, il est assez aisé de comprendre que l'« entre » contient trois significations distinctes et sans doute contradictoires. Il peut désigner ce qui dissocie, discerne, dessine : la *limite* ; mais aussi ce qui sépare : l'*écart* ; et enfin ce qui met en relation : le *lien*.
- 19 Du point de vue strictement logique, on doit admettre que, s'il y a de la multiplicité, les corps doivent se distinguer les uns des autres, et donc que, entre eux, il y a une frontière qui les coupe, qui passe au milieu. La limite peut se lire évidemment comme confins, tant qu'on considère la singularité d'un être. Mais, dès qu'on considère la multiplicité, la limite est un milieu. Par exemple, si l'on considère la France, la frontière est le contraire du milieu : c'est le bord. Mais si l'on considère l'Europe, l'on dira qu'il y a des cours d'eau, des montagnes qui passent au milieu du continent et qui font le milieu entre les pays. C'est à partir de ce milieu que se font les partages, que s'opèrent les déterminations. Ce qui dans l'ordre de la singularité est confins, bordure, contour, devient, dans l'ordre de la multiplicité, milieu.
- 20 Toutefois, il ne faut pas confondre la limite avec l'écart. La limite distingue mais l'écart sépare, met à distance. Ce que les Grecs appellent *diastema*, intervalle, est précisément cet écart séparateur. Il est à comprendre non pas dans le cadre d'une conception statique qui définit des places, détermine des territoires, mais dans une dynamique où des processus de rapprochement ou d'espacement travaillent les distances entre les choses. Selon Simplicius, Syranus, dans son commentaire des *Lois*, aurait posé l'existence d'un espacement différencié entre les choses, exerçant des forces attractives ou répulsives entre celles-ci et commandant ainsi les mouvements. C'est au milieu des corps, entre eux, que se joue le changement de la position des uns par rapport aux autres. C'est ce que savent les peintres : tant qu'on s'occupe des formes, comme c'est le cas dans le dessin, le milieu entre elles, c'est le contour qui enferme chacune en sa limite, mais dès qu'on s'occupe des vibrations lumineuses de la couleur, c'est-à-dire dès qu'on entre dans une approche plus dynamique du réel, le milieu, c'est la couleur qui fait écart entre deux autres et donne une impression de distance ou de profondeur plus ou moins grande. C'est pourquoi, beaucoup plus que des choses, le coloriste doit se soucier de ce qui vibre entre les choses. Le milieu est vibration, écart mouvant, intervalle dynamique.
- 21 Mais l'écart suppose encore le maintien d'une certaine proximité. Or, deux êtres, pour avoir relation l'un avec l'autre, n'ont nullement besoin d'être côte à côte ou proches : ils peuvent être parfaitement distants pourvu que l'un fasse signe vers l'autre et réciproquement. Cet échange de signes définit une relation, et les signes sont ce qui la médiatise. Ce qui s'ouvre entre deux êtres en relation, c'est une étendue, c'est de l'espace. Cet espace est à la fois de l'ordre du vide et de l'ordre du signe, et il tient les deux êtres en lien. Ce qui fait alors milieu, c'est l'étendue organisée en espace de communication. Qu'on songe, par exemple, à une perspective, disons celle qui

s'organise entre l'obélisque de la Concorde, l'Arc de Triomphe et l'Arche de la Défense : entre chacun de ces monuments qui se font signe l'espace devient le milieu qui est entre eux et qui les relie, qui les tient liés l'un à l'autre. Ce qui est au milieu prend sa signification d'être ainsi compris dans une étendue médiatrice entre ce qui se fait signe. L'espace planétaire est aujourd'hui un espace médiatique où les hommes, par les ondes qu'ils envoient les uns vers les autres, sont dans un lien permanent. La Terre est désormais au milieu des hommes, ce qu'elle n'a pas toujours été évidemment.

Valeurs affectives du milieu

- 22 Nous venons donc de repérer trois compréhensions du milieu : le milieu comme ce qui coupe et limite, le milieu comme ce qui fait trembler un écart, le milieu comme ce qui ouvre un espace de relation. Toutefois, on ne peut guère ignorer les valeurs qui sont déjà engagées dans ces trois compréhensions.
- 23 En effet, la psychogenèse de l'être humain lie indissolublement et définitivement la vie affective et la découverte de l'espace. À partir d'un enveloppement premier, qui est la fusion prénatale entre le corps de l'enfant et celui de la mère, un processus va commencer où l'expérience de l'espace sera celle de la séparation. Dans la fusion, le ventre, comme milieu du corps en formation, n'est pas un espace : il est l'enveloppe protectrice et nourricière. C'est que le milieu peut effectivement avoir cette signification qu'on retrouve dans certaine perception de la nature, et qui provoque ce que Freud appelle le « sentiment océanique » : il y a une telle continuité et une telle similarité entre l'être et son milieu que l'un n'est que la partie constituante de l'autre et l'autre n'est que la pure extension de l'un. La partie et le tout sont dans un rapport tel de compénétration que l'espace proprement dit n'existe pas. Le milieu est une négation de l'espace, plus qu'une dimension de celui-ci. Vivre en son propre milieu, comme en une bulle, revient finalement à n'être en relation qu'avec soi-même. Or, les sentiments liés à cette compréhension du milieu sont de l'ordre de la satisfaction, du contentement, de la jouissance.
- 24 À l'inverse, tout ce qui va venir ouvrir un espace au milieu du corps de l'enfant et du corps de la mère, tout ce qui va se mettre entre, est chargé de souffrance. L'écart, le milieu diastémique, avant que d'être représenté par quelque chose ou quelqu'un qui fait figure de père, est principalement un vide. Le vide, en tant qu'il fait milieu entre quelque chose et quelque chose d'autre, porte de frustration, de malaise. Il peut prendre la figure du vague ou du rien. Mais ces significations qui sont déjà dans le vide, elles seront encore renforcées par l'obstacle. L'obstacle est précisément ce qui vient se mettre au milieu, et empêcher la douce continuité où le même est en relation avec le même. Le traumatisme de l'écart, qu'il soit vide ou obstacle, est constitutif de l'expérience originaire de l'espace et il peut être constamment ravivé par une disposition topographique concrète.
- 25 Mais l'expérience de l'espace est aussi celle de la mise en place de l'altérité. Par delà le traumatisme de l'écartement et le renoncement à toute forme de fusion, un lien peut être établi entre ce qui a été séparé. Dans l'expérience de l'enfant, une fois surmontée la frustration de la séparation, l'espace qui se dispose est un système relationnel où chacun est à sa place. Cette organisation fixe des places préfigure, dans l'ordre relationnel, les grandes caractéristiques de l'espace géométrique tel qu'il peut alors en venir à exister pour l'enfant parvenu à un certain degré de maturité. Ce qui occupe

alors le vide préalable n'a plus rien à voir avec l'obstacle mais prend la forme du signe. Dans l'espace de communication ainsi ouvert, le milieu, entendu comme aire de signification, est médiation par quoi les sujets, distincts les uns des autres, sont reliés. À ce milieu, qu'on peut définir comme médiance, est attaché un sentiment de relative pacification du chaos affectif. Il s'agit presque, déjà, d'une naissance de la rationalité.

Valeurs morales du milieu

- 26 Mais ce ne sont pas que les valeurs affectives qui sont engagées dans notre appréhension de l'espace : les valeurs morales sont souvent elles aussi engagées. C'est d'ailleurs pour cette raison que la question du milieu est fréquemment associée, notamment chez Aristote, à celle de justesse : il s'agit du juste milieu. Par rapport à quoi le milieu est-il juste ? Par rapport à des extrêmes, qui sont conçus comme des excès ou des défauts. Le milieu est juste parce qu'il évite le trop autant que le pas assez. La caractéristique de l'œuvre d'Aristote, c'est d'avoir tenté une approche quantitative de la justice. Le milieu ainsi entendu est plutôt une sorte de moitié. Il est un état d'équilibre qui repose sur l'idée que l'homme ne sait pas garder la mesure, selon l'idée d'*hybris* qu'on trouve chez les tragiques. Le milieu est la place la plus convenable pour l'homme parce que, déjà d'un point de vue ontologique, l'être humain se situe entre l'animal et le dieu. C'est une idée qu'on retrouvera longtemps plus tard, et dans d'autres contextes, lorsque Pascal indique que l'homme n'est ni ange ni bête. Au-delà même de tel ou tel choix de comportement, le milieu indique une manière d'être, qui est celle que devrait toujours garder l'homme. Le milieu dit comment l'homme doit vivre.
- 27 Mais cette valeur morale extrêmement positive accordée au milieu chez Aristote, on ne la retrouve pas si clairement dans un horizon plus platonicien de pensée. En effet, si l'on adopte comme Platon une conception principalement hiérarchique de l'espace, du corps, de l'homme et du cosmos, la valeur positive est conférée à ce qu'il y a de plus haut. Le milieu est de moindre valeur, et il peut même être rattaché à ce qui reste dans la moyenne, voire au médiocre. On est là dans un l'ordre de la verticalité où se contenter du milieu est ne pas avoir accès au meilleur.
- 28 Toutefois, ce qu'il y a de plus original chez Platon, c'est que le milieu est le point où se joue le sens de l'ensemble. En effet, pour que l'ensemble soit bon, il faut que la hiérarchie naturelle et raisonnable soit maintenue. Or cela dépend, en grande partie, de ce qui est intermédiaire entre le principe de commandement et ce qui doit recevoir ce commandement, en être informé. Le milieu est l'intermédiaire par qui cette information va pouvoir être portée et entendue. Mais le milieu peut également être défaillant et ne pas relayer les ordres du principe de commandement. Ce qui est au milieu est donc instable, incertain. Et c'est pourtant cela qui est décisif car c'est là que les choses peuvent pencher dans un sens ou dans l'autre. Il s'agit là d'une approche dynamique du milieu, comme point de basculement, point de renversement, de retournement possible et donc point dont dépend l'équilibre de l'ensemble. Le milieu n'a pas en lui-même une valeur, mais il peut imposer ou trahir ce qui a de la valeur.
- 29 Ainsi, dès l'Antiquité, on voit se faire jour au moins trois conceptions du milieu dans l'ordre moral : soit il est ce qu'il y a de plus juste, de plus mesuré, parce qu'évitant les excès, soit il est une sorte de médiocrité qui à mi-chemin entre le mauvais et le bon, soit il est l'instabilité critique à partir de quoi tout se décide.

Une réalité physico-psychique

- 30 À travers cette réflexion sur le milieu, il nous est apparu que l'expérience originaire de l'espace est difficilement dissociable des valeurs affectives et morales qui y sont liées, du reste de manière complexe et contradictoire. C'est peut-être une des limites de la phénoménologie husserlienne que de croire que la spatialité est une des expériences premières qu'un corps charnel puisse faire. C'est vrai, bien sûr, à condition de considérer qu'à travers l'espace, et indissociablement de lui se construisent des valeurs psychiques. La conception kantienne qui fait de l'espace une intuition de la sensibilité et des idées morales un contenu de la raison pratique ne peut que nous éloigner de ce que nous cherchons à exprimer ici. Comment peut-on soutenir ce dualisme d'un corps tourné vers l'empirie et d'une raison tournée vers l'idéalité ? En construisant son vécu corporel, l'homme se construit aussi, simultanément, son vécu psychique. L'un passe par l'autre et l'autre par l'un, ce qui revient bien à considérer que l'âme et le corps sont beaucoup plus difficilement dissociables que ne l'a cru le dualisme. L'âme se construit à travers l'exploration que le corps fait du monde et le corps se construit à travers la découverte que l'âme fait d'elle-même.
- 31 C'est pourquoi, en dehors de l'histoire scientifique de la conceptualité qui lui donne forme, la notion de milieu nous révèle sa nature profondément psycho-physique. L'ambiguïté affective et morale du milieu, qui lui donne ou lui retire de la valeur, est intimement liée à l'ambiguïté purement spatiale de cette notion extrêmement diverse, susceptible de recevoir bien des ententes. Notre réflexion, qui reste d'ordre préliminaire, n'a rien souhaité trancher sur les questions qu'on peut se poser sur le milieu. Mais elle ouvre cependant sur une pragmatique qui interpelle ceux dont c'est la profession de travailler sur l'espace, en particulier les architectes et les urbanistes. Cette pragmatique repose sur l'idée que travailler sur le milieu, dans un bâtiment par exemple, ou dans un tissu urbain, c'est travailler autant sur le psychique que sur l'espace, et autant sur le social que sur le territoire. Si bien que chaque décision prise doit être consciente des résonnances affectives et éthiques qui se trouvent impliquées en elle, et j'allais presque dire en son milieu.

RÉSUMÉS

The word "milieu" applies both to an original experience of space, the sort of experience rendered by some of most basic words of our language, and to a scientific concept, which, like any other concept, has its particular history.

Das Wort „Milieu“ bezeichnet zugleich eine Urerfahrung des Raumes und ein wissenschaftlicher Begriff, der wie alle Begriffe seine eigene geschichte hat. Das Wort kann man auf drei Weisen verstehen: das Milieu, wie etwas, das abbricht und abgrenzt; das Milieu, das einen Abstand in Spannung bringt; das Milieu, das einen Raum für Beziehungen eröffnet. Die Urerfahrung des

Raumes ist kaum trennbar von den affektiven und moralischen Werten, die damit verbunden sind.

AUTEUR

JEAN-MARC GHITTI

Jean-Marc Ghitti est philosophe. Il travaille particulièrement sur les pensées du lieu dans la tradition philosophique et sur son articulation à celle du corps. Il est l'auteur de *La Parole et le Lieu. Topique de l'inspiration*, Paris, Minuit, 1998, ainsi que de nombreux articles sur le champ actuel de la phénoménologie française.